

SPÉCIAL
INTIME
FESTIVAL

leslivres

LE SOIR

On aime...
 * bien
 ** beaucoup
 *** passionnément
 **** à la folie
 ○ On n'aime pas du tout

l'oblique



JEAN-CLAUDE VANTROYEN

LA COMMUNION DES GRANDES LECTURES

Un des attraits de l'Intime Festival de Namur, ce sont les « grandes lectures », comme ils disent. Où des acteurs célèbres et de talent lisent à voix haute, pour des centaines de personnes, des extraits de grands livres. David Murgia, Didier Bezace, Anne-Cécile Vandalem, Lucas Belvaux, Natalie Dessay, Laurent Stocker, de la Comédie-Française, liront dans quelques jours Robert McLiam Wilson, Alfred Hayes, Lise Charles, Jens Christian Grøndahl, Svetlana Alexievitch, Henry David Thoreau...

Les salles sont pleines. Pourquoi ? Parce qu'on adore qu'on nous raconte des histoires. Le succès des audiobooks le montre. Il suffit d'écouter pour plonger dans un récit, dans un décor, dans un aréopage de personnages ou dans l'esprit d'un seul, et c'est fascinant. On est complètement immergé. C'est la même chose lors de ces grandes lectures. Avec, en plus, la sensation de la présence humaine autour de soi, nombreuse mais discrète, et le plaisir d'entendre une voix qui n'est pas désincarnée, qui se livre là, devant vous, qui joue les personnages, qui interprète la narration, qui vous fait vibrer. Me souvenir de Michael Lonsdale ou de François Morel sur la scène du Théâtre royal de Namur, ou de Charles Juliet racontant l'histoire de sa mère me donne encore la chair de poule. C'était tellement profond et émouvant. Tellement vivant.

C'est ça, le succès de ces soirées de grandes lectures à Namur. La communion. Une salle entière vibre sous les mots de deux personnes : celui ou celle qui les dit et celui ou celle qui les ont créés. Comme dans les soirées de jadis quand le conteur narrait ses histoires devant la foule rassemblée autour de l'âtre ou du feu de camp.

l'agenda

Emmanuel Sys



et Denis Albot sont des auteurs de « Polar en nord », une collection qui vient de fêter son 200^e numéro. Dont de nombreux quadrillants Lille. Promenade littéraire à Lille ce samedi 27 à 16 h avec ces auteurs. Infos : lesparlantes.be. Promenade littéraire à Tournai. Une ville pleine de charme littéraire, avec ses figures emblématiques, l'Escaut, ses petites rues bercées par les vents des mots doux perdus dans les romans ! C'est le dimanche 28 août à 14 h. Infos : lesparlantes.be.



Benoît Poelvoorde et Chloé Colpé. © D. R.



Didier Bezace. © NATHALIE HERVIEUX.



Robert McLiam Wilson. © MATHIEU BOURGOIS.



Jean-Luc Outers. © ALICE PIEMME.



Natalie Dessay. © SIMON FOWLER.



Brice Matthieussent. © OLIVIER ROLLER.



Lise Charles. © D. R.



Lucas Belvaux. © D. KOSKAS.

L'Intime Festival s'ancre et explore

Du 3 au 4 septembre, un quatrième chapitre bien vivant

Le festival de littérature namurois fondé par l'acteur Benoît Poelvoorde et Chloé Colpé a encore une fois su attirer des auteurs de qualité. Pour sa quatrième édition, baptisée « chapitre 4 », l'Intime Festival rassemble des écrivains encore vivants. Un hasard qui tombe bien, selon Chloé Colpé. Ainsi l'Irlandais Robert McLiam Wilson sera présent pour écouter un passage de son roman *Eureka Street* lu par le comédien belge David Murgia en ouverture, et pour rencontrer le public. Le Danois Jens Christian Grøndahl, auteur de *Les portes de fer*, aura le plaisir d'écouter son roman dans la bouche de l'acteur français Lucas Belvaux. Anne-Cécile Vandalem donnera sa voix pour le deuxième roman *Comme Ulysse* de la jeune Lise Charles. Voici pour les grandes lectures. On aura aussi la chance d'écouter Svetlana Alexievitch, Emma-Jane Kirby, Peter Heller, Jean-Luc Outers... Alors que l'Intime Festival tombe en pleine rentrée littéraire, il est rare d'y voir des écrivains en promotion. Comment la sélection se fait-elle ? « On est très curieux de tout ce qui sort, on a tout le temps le nez en l'air », remarque Chloé Colpé. Chaque année, on souhaite amener de nouvelles têtes autant chez les écrivains que chez les lecteurs. »

Focus sur l'univers de la traduction

Les organisateurs croisent la littérature avec d'autres disciplines. En bande dessinée, l'illustratrice Marietta Ren viendra présenter son projet artistique digital *Phallaina*. Quelques films de Boris Lehman seront projetés en matinée le samedi et le dimanche. Le cinéaste viendra évoquer son œuvre avec les festivaliers. La photographie, la musique, la science... Plus que jamais, cette édition montre que la littérature est à la croisée des arts et... des médias. « Avec Benoît, ça faisait longtemps qu'on voulait intégrer l'univers de la radio au festival. » Le journaliste rédacteur et producteur

de l'émission « Affaires sensibles » sur France Inter viendra donc livrer quelques histoires de son émission quotidienne sur les ondes françaises.

Autre moment important du festival : la rencontre avec Brice Matthieussent, le traducteur de Jim Harrison, Robert McLiam Wilson, Jack Kerouac. « L'idée de départ était de rendre hommage à Jim Harrison. Qui pouvait mieux parler de lui que son traducteur ? Il a d'ailleurs participé à un documentaire hommage à l'écrivain, décédé en mars dernier, qui sera diffusé pendant le festival. »

Après quatre éditions, l'objectif des organisateurs est de conserver le côté intimiste dans les salles du Théâtre de Namur. « On est à 85-90 % de taux de remplissage et on souhaite maintenir le cap. On est un festival qui s'ancre et qui explore d'autres domaines. Une vingtaine d'auteurs viennent chaque année, c'est un nombre restreint et on y tient parce que ça nous permet de les voir à l'avance et de bien préparer les entretiens. »

La jeune génération a sa place dans la programmation chez les auteurs (avec Lise Charles) et chez les comédiens. « Pour la supplémentation de Svetlana Alexievitch, on a eu envie d'entendre des voix d'enfants. Nous avons enregistré des élèves de 7 à 11 ans du Conservatoire de Namur. C'est un succès pour nous car nous avons réussi à les intégrer dans la lecture en respectant nos critères d'exigence et de qualité. »

Deux jeunes plumes pas encore publiées seront aussi en charge d'un blog durant tout le week-end. Victoria Gilain, étudiante en romanes à Namur, et le Québécois Benjamin Charette ont carte blanche pour partager des critiques, leurs points de vue sur le festival ou les rencontres inspirantes sur leur blog intime-festival.tumblr.com.

FLAVIE GAUTHIER

UN INVITÉ

« Il faut laisser entendre sa voix »

Stefan Hertmans est devenu une célébrité avec son roman *Guerre et térébenthine* (Gallimard), qui raconte son grand-père à travers le bonheur de la peinture et la faucheuse de la Grande Guerre. Un roman dur, fort et humaniste qu'on avait applaudi au Soir lors de sa sortie. Stefan Hertmans est un des grands invités de l'Intime Festival. Il sera interviewé en public par Tom Lanoye.

De quoi allez-vous parler ?

On est de très bons copains, c'est un écrivain gigantesque et un vrai homme de gauche. Tom a été un des premiers à fonder sa morale et son indignation sur un humanisme profond et c'est quelque chose qui nous lie profondément. Mais je ne sais ce qu'il va me demander et je trouve ça très chouette de l'ignorer. Je crois qu'on va rigoler.

Pour un écrivain, c'est indispensable de se manifester ?

A l'ère de l'idéologie, on pouvait dire que l'écrivain avait cette obligation de manifester. Dans les années 70, quand j'étais étudiant à Gand, on lisait Foucault, on avait son Sartre, on était dans la rue. Mais j'ai remarqué que certains écrivains de cette époque n'ont pas survécu, question valeur littéraire. Ça veut dire qu'un écrivain doit d'abord écrire. De l'autre côté, cependant, on a du tempérament, et moi je ne peux pas me retenir. Je trouve que s'indigner, c'est une obligation. Il faut laisser entendre sa voix contre les joueurs de flûte de Hamelin.

Réagir tout le temps alors ?

Il y a un piège, on peut devenir très narcissique en voulant toujours réagir. Un écrivain, ce n'est pas une poupée parlante. Si on réagit toujours dans la presse, on devient le Roi-Soleil et on est critique pour tout le monde, sauf pour soi-même. Et là, il y a une ambiguïté. Le vrai engagement de l'écrivain, c'est celui du citoyen. Il faut oser ouvrir la bouche tout en sachant qu'un écrivain est toujours individualiste.

Participer à l'Intime, un amusement ou un devoir ?

Je suis sollicité souvent, grâce au succès de mon livre, et je ne m'en plains pas. Mais ce n'est pas une obligation, c'est quelque chose qu'il ne faut pas refuser. D'autant que c'est un livre qui a ouvert le monde francophone belge à la Flandre. J'ai rencontré, à Bruxelles, à Namur, beaucoup de chaleur et d'intensité dans mes contacts avec les lecteurs. Je ne refuse aucune occasion de parler avec mes compatriotes francophones. Pour faire le pont.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Stefan Hertmans à l'Intime : entretien avec Tom Lanoye le dimanche 4 à 13 h 30.

theatredenamur.be/lintime-festival-chapitre-4/



David Murgia

« Il faut jouer sans trop jouer »

ENTRETIEN

Pour la deuxième édition consécutive, le comédien David Murgia donne une lecture à l'Intime Festival. En ouverture le samedi 3 septembre, il se mettra dans la peau de Jake, le narrateur d'*Eureka Street* de Robert McLiam Wilson. L'action se déroule à Belfast pendant les affrontements entre protestants et catholiques : Jake le catholique se bat pour survivre malgré la menace terroriste. L'intrigue, en résonance avec l'actualité des derniers mois, a inspiré le héros de *Discours à la nation*.

Pourquoi avez-vous accepté cette lecture ? En quoi l'exercice est différent de la scène ?

L'année dernière, je faisais découvrir l'auteur Bruce Machart. Je ne le connaissais pas et ça m'intéressait. Cet exercice était une première. Je passe du temps sur les scènes et avec des spectacles qui sont répétés pendant des mois. Une lecture, assis sans bouger, juste à travailler la substance, la langue et le texte, c'est amusant. Je me suis bien marré à le faire. Ce sont des beaux moments d'écoute. Quand on m'a refait la proposition cette année, j'ai accepté. Ils ont proposé l'ouvrage de Robert McLiam Wilson que je ne connaissais pas. Ça faisait sens immédiatement parce qu'on est à Belfast durant la période d'attentats entre catholiques et protestants. Il y a

quelque chose de très fort qui se raconte et on fait le lien avec les derniers événements à Bruxelles. C'est aussi un autre point de vue.

Comment se passe le choix du passage à lire ?

J'ai fait un premier essai de lecture avec Sylvie Ballul qui s'occupe de découper les textes. On a discuté du texte et elle a fait une proposition de montage pour donner un aperçu du roman dans son ensemble en 50 minutes. C'est assez bien fait, on arrive à suivre l'évolution de deux ou trois personnages et, en même temps, on a des passages sur les décors et les paysages.

La façon de se préparer n'a

rien à voir avec un texte de théâtre.

Je m'assieds à une table, je lis tout à voix haute, puis je relis au moins quarante fois. Je commence à comprendre la circulation du texte et son schéma narratif. Petit à petit, j'ai ma propre mise en bouche du texte. J'essaie de rencontrer l'auteur sans être soumis à son écriture. Il faut jouer sans trop jouer, rester sur une demi-teinte d'interprétation. Il ne faut pas se prendre pour le personnage parce qu'on n'est pas au théâtre. Mais il ne faut pas trop rester à distance car l'auditeur ne doit pas s'emmerder. C'est très plaisant à lire, même tout seul. J'espère que ce sera pareil pour le public. Il n'y a pas de mise en

scène ni de spectacle. Je vais devoir me servir du texte comme instrument.

Quel est votre rapport à la littérature ?

Mon rapport à la littérature et à la langue grandit en même temps que moi. Je ne viens pas d'un milieu où l'on dévore des bouquins dès l'âge de cinq ans. Mes lectures se sont développées depuis que je fais du théâtre. La bibliographie d'un spectacle peut contenir dix essais en capitalisme, trois romans d'hommes qui se perdent dans les bois et huit œuvres classiques. Tout ce spectre se réunit autour d'œuvres artistiques. À côté de ça, j'essaie d'avoir du temps pour mes lectures person-

nelles. C'est plus rare car il faut que je tombe sur la bonne chose. Quand ça arrive, c'est assez bouleversant. C'est une redéfinition de soi. Une œuvre communautaire avec son lecteur de manière très intime. Le dernier que j'ai lu, c'est *Hommage à la Catalogne* de George Orwell sur les anarchistes et communistes en 36/39 pendant la guerre civile dans le maquis andalou. Ma famille vient de ces régions. Je replonge en ce moment dans *Don Quichotte*. Je suis aussi en train d'apprendre mon texte pour *Laika* de Célestini. Je suis tout le temps en train de jongler dans différents mondes de la littérature et j'aime ça.

Propos recueillis par FLAVIE GAUTHIER

Peter Heller

Les dérapages de la vie



roman
Peindre, pêcher & laisser mourir

PETER HELLER
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Céline Leroy
Actes Sud
381 p., 23 €, ebook 16,99 €

Pêcher et peindre. Voilà deux activités qui apaisent Jim Stegner, toujours bouleversé et culpabilisé par la mort de sa fille Alice, assassinée à 17 ans. Jim s'est retiré dans une maison, à l'extérieur d'une petite ville du Colorado. Chez lui, le strict minimum. Et ses cannes, ses hameçons et ses mouches. Et ses toiles, ses couleurs, ses tableaux. D'ailleurs, sa peinture lui fait gagner sa vie. Un copain la vend dans une galerie de Santa Fe. Jim est un solitaire, un type bien mais un sanguin. Il a déjà été condamné à de la prison pour des coups et blessures. Qu'il avait assésés à raison, sans aucun doute, mais...

Il pêche donc. Perdu dans les souvenirs de sa fille, de son ex-femme, de sa vie. Il peint donc, surtout ces derniers temps en faisant poser Sofia, avec qui une inclination commune se fait jour. Il est toujours partagé entre la douleur, la colère, la peur, qu'il essaie de canaliser à travers la pêche et la peinture. Il est toujours ébloui par les paysages naturels qu'il admire en pêchant, qui l'inspirent dans son art. Peut-être même commence-t-

il à se calmer quand il s'interpose, un soir, entre une brute et le cheval qu'il bat, qu'il frappe à coups de massue. Jim sauve le cheval mais est à ce point obnubilé par son bourreau qu'il le tue. Son frère, ses amis veulent le venger. Et voilà Jim devenu la proie d'une poursuite sans fin, la cible d'une bande d'ordures et le coupable idéal d'une police qui n'a cependant pas de preuve pour l'arrêter. Et la peinture et la pêche ne suffisent plus à l'apaiser. Pourtant, il s'agit de survivre. Et c'est ce que tente Jim, avec l'aide de Sofia. Difficilement.

Jim est un cow-boy. On lui donnerait bien les traits de Clint



Peter Heller. © PH. MICHAEL/LIONSTAR.

Eastwood mâchonnant son cigarillo. Il s'inscrit dans la vie de la nature, au rythme des rivières et des buses. Un Clint écolo en quelque sorte. Et poète : l'écriture est superbe, la vision du monde de Jim est souvent contemplative et il y a des pages sublimes sur la nature, les forêts, les torrents. Et peintre, évidemment. Chaque chapitre s'entame avec le titre et les dimensions d'un tableau, et on aurait bien envie de les admirer, ses œuvres. Et Jim, c'est-à-dire Peter Heller, parle magnifiquement de l'art de peindre, de ce qu'il y a dans un tableau. Et puis, Jim est philosophe aussi à ses heures. N'a-t-il d'ailleurs pas compris, à la fin, qu'il fallait laisser mourir sa fille dans son esprit pour pouvoir lui-même revenir à la vie ?

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Peter Heller à l'Intime : entretien le samedi 3 à 16 h 30.

Emma-Jane Kirby

Nous face aux réfugiés



récit
L'opticien de Lampedusa

EMMA-JANE KIRBY
Tr. de l'anglais par Mathias Mézard
Equateurs
168 p., 15 €, ebook 12,99 €

C'est un livre qui à la fois horrifie et reconforte. Emma-Jane Kirby est journaliste à la BBC. Ce livre, son premier, est tiré de son reportage du même titre, diffusé en 2015. L'opticien existe réellement. Mais son récit ne fournit pas son nom. Tout au long de l'intrigue, il reste « l'opticien ».

Il réside donc à Lampedusa, cette île italienne entre la Tunisie et la Sicile, avec sa femme. Aux beaux jours, ils sont souvent avec des amis venus en vacances. Ils ont d'ailleurs prévu une balade en mer à bord du bateau de Francesco. Ils sont huit. Quatre hommes, quatre femmes. Ils prennent du bon temps, ils se reposent. Quand l'opticien entend soudain des cris. Les mouettes, dit-il, sans s'inquiéter. Mais, à force, ils inspectent la surface de l'eau. Des ombres semblent y flotter. Ce sont des corps, vivants et morts. Des réfugiés dont le bateau a sombré. Alors l'adrénaline agrippe les huit estivants. Ils se démentent, en ramènent à bord. Des hommes, des jeunes, une femme, encore et encore : ils sont déjà une cinquantaine sur le petit bateau, qui tangué dangereu-



Emma-Jane Kirby. © D. R.

sement et s'alourdit sur l'eau. Mais l'opticien et ses amis veulent encore en sauver. Même quand les gardes-côtes enfin arrivés leur intimement de rentrer au port ; ils sont déçus, excédés, furieux : ils auraient voulu en sauver tellement davantage. Après, ils se tourmentent. Ils veulent voir ces réfugiés, qui sont parqués dans un camp, on leur interdit l'entrée, ils sont scandalisés, ils veulent aider, encore et encore. Soudain confrontés à la réalité brutale et insupportable, ils veulent agir en êtres humains, eux qui, auparavant, connaissaient le problème mais avec indifférence.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Emma-Jane Kirby à l'Intime : entretien le dimanche 4 à 14 h 45.

Jens Christian Grøndahl

A travers les femmes



roman
Les portes de fer

JENS CHRISTIAN GRØNDAHL
Traduit du danois par Alain Gnaedig
Gallimard
416 p., 23,50 €, ebook 16,99 €

Vous le verrez, Jens Christian Grøndahl est grand, affable, parlant français à la perfection avec un agréable accent nordique. C'est un des grands écrivains d'aujourd'hui. Et son dernier roman, *Les portes de fer*, vient de confirmer. C'est l'histoire d'un homme qui n'est jamais nommé, comme s'il était le symbole d'un Occident désenchanté. Il se raconte tout au long de ce roman. Il a 60 ans maintenant. Et il se rappelle ses 20 ans, ses 40 ans. Ses *very good years* ? La vie n'est pas nécessairement comme la chanson. Grøndahl est plus mélancolique.

C'est quasiment à travers les femmes que le *je* de Grøndahl revit sa vie. Il repense à sa première amie, Kirsten, qu'il abandonne soudain pour s'en aller à Berlin, encore coupé par le mur, rejoindre Erika, la fille de sa professeure d'allemand. Un coup de tête d'un jeune animé par la révolution, qui affiche les posters de Jimi Hendrix et Karl Marx côte à côte dans sa chambre, et apprend l'allemand pour lire Marx dans le texte. Erika l'initie à Brahms et lui brise le cœur.

A 40 ans, il est père d'une fille, divorcé. Il est prof. Un réfugié serbe est dans sa classe, il rencontre sa mère,



Jens Christian Grøndahl. © ASTRID DALUM.

elle le trouble. Mais cette passion le renvoie une fois de plus à sa solitude. A 60 ans, grand-père, il est à Rome où il rencontre une photographe.

Avec Grøndahl, c'est toujours la vie comme elle ne va pas si bien. Les déceptions, les remords, les volontés de retour en arrière, les occasions manquées, comme si chacun était un éternel exilé de soi-même, comme si chacun était un mystère. « C'est ce qui est magique dans le roman, nous disait-il il y a quelques années : le fait qu'on y trouve une langue pour ce qui est intime, pour ce pour quoi il est presque impossible parfois de trouver les mots. Ce qui m'intéresse, c'est la vie intérieure, qui reste parfois muette. Il est question de traduire ce qui est muet, ce qui reste à l'abri, à l'intérieur de l'individu, et de l'exprimer dans une langue partagée avec les lecteurs. Il est question de jeter un pont entre ce qui est strictement personnel et ce qui est commun, partagé, ce qui appartient à la société. » Ce roman-ci en est encore un magnifique exemple.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Jens Christian Grøndahl à l'Intime. Lecture par Lucas Belvaux le samedi 3 à 21 h ; entretien le dimanche 4 à 13 h 15.

traduction Comme voyage initiatique



essai
La seconde profonde

CHRISTINE LOMBEZ
Les Belles Lettres
432 p., 25, 90 €

Traduire, c'est trahir ou, pour reprendre la formule italienne, « traduttore, traditore ». La formule usée jusqu'à la corde a beau tenter de clore la discussion ; elle ne résout pas l'irritant problème de la pulsion irrésistible de traduire, c'est-à-dire de la traduction lorsqu'elle se lance dans l'impossible mission de faire passer en français un univers étranger. Autour de

Brice Matthieussent, écrivain et traducteur, entre autres, de Jim Harrison et Robert McLiam Wilson, un débat se tiendra sur la traduction à l'Intime Festival.

D'autres tentent des difficultés encore plus grandes. Comment traduire un poète étranger avec tout son univers de son et de sens inextricablement mêlés. L'énigme de la traduction poétique inspire un précieux livre de réflexions à Christine Lombez, qui enseigne la littérature comparée à l'Université de Nantes. A lire avant de se rendre à Namur.

Certes, l'auteure ne traite que de cas particuliers de poètes traduisant d'autres poètes, mais elle nous incite à tirer des conclusions générales de son enquête fouillée, servie par une écriture fine et introspec-

tive. Fondamentalement, pour tous ces écrivains, qu'ils se nomment Bonnefoy, Guillevic ou Jaccottet, Rilke, Beckett ou Pasternak, la traduction s'apparente toujours à un voyage initiatique avec ce que cela suppose de perte, mais aussi de découverte de soi, certains d'entre eux se livrant à l'auto-traduction. *Le voyage de traduire* : il y a et à quel point vingt ans, le poète Dominique Grandmont avait titré ainsi l'ouvrage qu'il consacrait à la question. Dans le livre qu'elle a intitulé *La seconde profonde*, Christine Lombez parle aussi de voyage, mais de voyage sans retour, « car, dit-elle, ni le traducteur ni le poème traduits ne rejoindront un jour intacts leur point de départ ».

Cette folle histoire de déposses-

sion créatrice se décline de bien des manières. Elle concerne des écrivains que leur pratique jusqu'aboutiste, leur volonté d'explorer l'au-delà des mots pour comprendre le monde finissent par rendre étrangers, et inquiétants, dans leur propre langue. S'il est par essence un émigré, tout poète est donc aussi un traducteur, un déchiffreur de rébus qui doit se faire autre pour se rejoindre et se sent parfois obligé de se battre contre lui-même. Christine Lombez insiste plus d'une fois sur l'importance que revêt pour un écrivain la pratique dépayssante de la traduction, quelle que soit la part de projection, de parasitage de l'œuvre d'autrui qu'elle suppose, comme le montre la démarche orgueilleuse

d'un Armel Guerne, décidé coûte que coûte à libérer Novalis « de la prison de sa langue originale ».

« Qui traduit se trahit toujours aussi un peu soi-même » : l'analyse, toujours contextuelle, des cas particuliers fait toucher du doigt bien des paradoxes. Et bien des exigences périlleuses que ne rencontrent pas les autres traducteurs qui ne sont pas poètes et assignent à leur travail le simple devoir d'informer un lecteur qui n'a pas la possibilité d'accéder à la source. En ce domaine, peu de réussites et beaucoup de ratages. Mais c'est une autre histoire.

MICHEL GRODENT

Brice Matthieussent à l'Intime : entretien le dimanche 4 à 14 h 30